

**THEATRE**

**Stéphane Hillel joue moins pour diriger plus. Il est le patron du Théâtre de Paris où il met en scène « La Maison du lac ». Sans recette miracle, mais avec du bon sens et du flair, il poursuit sa « success story » dans le théâtre privé.**

# Un « privé » bien inspiré

« La Maison du lac », avec Danièle Darrieux et Jean Piat. A Paris, Théâtre de Paris, tél. : 01.48.74.25.37, à partir du 2 avril.

On a repéré Stéphane Hillel dans de nombreux films, il a joué pièce sur pièce. Gueule sympathique, mi-séducteur, mi-confesseur : c'est un Français comme on les aime. Aujourd'hui, on ne le voit plus guère, bien qu'il apparaisse dans « Le Dernier Protocole » au côté de Clovis Cornillac. Son nom est passé du haut au bas de l'affiche, ce qui est un pas en avant : il exerce la fonction de metteur en scène et, en tout premier lieu, la responsabilité de directeur du Théâtre de Paris. Il y propose, dès la semaine prochaine, l'un des spectacles les plus attendus du printemps, « La Maison du lac », d'Ernest Thompson, joué par la jeune nonagénaire Danièle Darrieux et le non moins fringant octogénaire Jean Piat – escortés d'une nouvelle génération d'acteurs. Hillel est devenu, en quelques années, au sein du théâtre privé l'un des responsables les plus doués en matière de flair et de réussite. On le sollicite même en dehors de ses murs : le succès du « Temps des cerises » de Niels Arestrup interprété à la Madeleine par Cécile de France et Eddy Mitchell, il en est aussi l'artisan.

Ily a des acteurs qui ne regardent que la scène, il y en a qui regardent ce qui se passe derrière la scène. Stéphane Hillel était de cette seconde catégorie. « Je me suis toujours demandé comment on pouvait associer l'inconciliable, l'art et le commerce », raconte-t-il. « Après beaucoup d'expériences, on se dit qu'on connaît parfois mieux le métier que la personne qui est en face de

vous, dans le bureau directorial. » Il eut donc envie de prendre les rênes d'un théâtre. Mais les places sont rares, la prise de risques financiers nécessaire. Un jour de 1998, le groupe Alain Duménil, qui avait racheté le Théâtre de Paris, l'appela. Prendrait-il la direction artistique ? Il hésita une poignée de minutes. Il avait connu là l'un des rares échecs de sa carrière : sa mise en scène des « Portes du ciel » de Jacques Attali, avec Gérard Depardieu en vedette, n'était pas parvenue à faire décoller ce monument de formules creuses. Il répondit : « D'accord. Mais je veux aussi la gestion. Tout est lié. » Et il prit en main ce paquebot immobile.

**Cocktail gagnant**

Le Théâtre de Paris est l'un des plus grands et des plus beaux lieux de spectacle de Paris, avec une immense salle à l'italienne de 1.160 places et une annexe plus modeste de 300 places. Donc un énorme appareil d'une conception un peu décalée par rapport au monde d'aujourd'hui : les auteurs contemporains ont du mal à écrire pour les grands plateaux, ils préfé-



Danièle Darrieux et Jean Piat, le duo le plus attendu du printemps.

rent concevoir des œuvres à caractère intime. Hillel mit néanmoins en œuvre une politique qui rendit de l'éclat à ce bâtiment colossal. Il monta « Amadeus » de Schaffer, avec Lorant Deutsch et Jean Piat, prit plaisir à présenter Bigard dans « Le Bourgeois gentilhomme », accueillit récemment Jérôme Savary et Arielle Dombasle dans « Don Quichotte contre l'Ange bleu ». Des textes forts, des classiques ou des œuvres légères mais spectaculaires – jouées par des stars d'aujourd'hui... Un cocktail gagnant !

« Mon devoir de directeur, à la fois encadré et autonome, n'est pas de gagner de l'argent mais de ne pas en perdre, précise-t-il. Si l'exploitation est mauvaise dès le premier mois, on ne s'en remet pas. Lorsqu'il y a quelque bénéfice, cela ne repart pas dans le groupe Dumé-

nil mais est réinvesti pour les activités du théâtre. En fait, c'est la petite salle qui, le plus souvent, est déficitaire. Trop de petits lieux se sont ouverts ou se créent à Paris, de façon scandaleuse, au mépris des conventions collectives. »

Il ne souffre pas de jouer moins. « Entre vingt et quarante-cinq ans, j'ai eu la chance de tenir une foule de rôles, dit-il. « Les Palmes de M. Schulz », je les ai interprétées 1.003 fois ! Maintenant, je suis passionné par les nouveaux enjeux de ma vie. » Ses amis restent ceux qui ont donné une impulsion souvent plus blagueuse au

spectacle dit privé, les José Paul, Marc Fayet, Didier Long, Gérard Loussine, Alain Sachs. Mais il a en lui une gravité, une attention aux problèmes de société qui se reflètent dans le choix de « La Maison du lac » (« Peut-on être des amants égoïstes à quatre-vingts ans ? La question concerne les parents et les enfants », dit-il en s'enthousiasmant). Il ne peut ni ne veut révéler ses projets à moyen terme mais l'on apprend, par d'autres sources, que Bernard Tapie devrait jouer au Théâtre de Paris le personnage de Feydeau dans une pièce sur l'auteur du « Dindon ». « Ce que je préfère, c'est les spectacles foisonnants, où il y a beaucoup d'acteurs », dit-il en conclusion. « J'aimerais trouver souvent et monter des équivalents d'« Amadeus ». »

GILLES COSTAZ